



ACADÉMIE DES HAUTS CANTONS
Arts, Sciences et Belles Lettres

ARS POETICA



« *Les Muses et l'inspiration poétique* » par

M. Yves JAFFRENOU
Écrivain

Lecture de poèmes par

M. Michel CHALANDON
Poète

samedi 15 novembre 2014

à 10 heures

HÔTEL DE LA CONDAMINE - 13, AVENUE EMMANUEL D'ALZON - 30120 LE VIGAN

academie_hauts_cantons@yahoo.fr ♦ www.academie-hauts-cantons.com ♦ www.flickr.com



Séance du 15 novembre 2014

LES MUSES ET L'INSPIRATION POÉTIQUE

par Yves JAFFRENOU

- Fauteuil XIII -

*« Las, où est maintenant ce mépris de Fortune ?
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cet honnête désir de l'immortalité,
Et cette honnête flamme au peuple non commune ?*

*Où sont ces doux plaisirs qu'au soir sous la nuit brune
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté
Dessus le vert tapis d'un rivage écarté
Je les menais danser aux rayons de la Lune ?*

*Maintenant la Fortune est maîtresse de moi,
Et mon cœur, qui soulait être maître de soi,
Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuient.*

*De la postérité je n'ai plus de souci,
Cette divine ardeur, je ne l'ai plus aussi,
Et les Muses de moi, comme étrangères, s'enfuient ».*

Joachim Du Bellay. *Les Regrets*

Qui sont donc ces Muses qui ne dansent plus avec Joachim Du Bellay, avec le poète, ces figures féminines qui semblent devoir l'accompagner lorsqu'il crée – et même plus : *pour* qu'il crée ?

Comme c'est souvent le cas en ces matières, il faut en revenir ici également à l'Antiquité gréco-latine et à la pensée platonicienne.

En quelques mots : pour Platon, il y aurait deux réalités hétérogènes, le monde tel que nous l'appréhendons et tel qu'il nous apparaît à travers les données de nos sens. Ce serait le monde fallacieux des



apparences, et derrière ce rideau, derrière ces images qui s'agitent sur le mur du fond de la caverne comme de simples reflets, existerait un monde qui échapperait aux contingences, aux phénomènes. Ce serait celui des *essences*, de l'*Idee* pure, du Vrai, du Bien et du Beau confondus en une seule entité : l'intelligible.

La question se pose alors de savoir si l'être humain peut communiquer avec ce monde « de derrière » et si oui, par quels moyens et dans quelles conditions.

C'est ici qu'interviennent les Muses. Il y en avait trois tout d'abord, puis neuf, lorsque certaines manières d'exprimer le monde par les poètes et les savants semblèrent nécessiter une variété plus fournie de dons inexplicables. Pour les Grecs en effet la véritable connaissance en général et la poésie en particulier, sont d'origine divine et le poète est celui qui traduit en langage humain une parole qui n'est pas de ce monde terrestre. Les Muses sont ces figures allégoriques qui servent d'intermédiaires entre les deux mondes qui, sans elles, ne peuvent communiquer entre eux.

La généalogie est intéressante de ce point de vue. Elles sont les filles de Zeus et de Mnémosyne, la mémoire. Or Mnémosyne est fille de Gaïa et d'Ouranos. Elles sont donc le lien entre la Terre et le Ciel. Les Muses sont la mémoire de ce lien primordial.

Outre le fait que toutes divertissent et glorifient les dieux, les autres attributions de chacune d'entre elles ont plus ou moins varié au fil du temps, mais le fond reste le même et quatre d'entre elles nous intéressent ici : *Terpsichore* pour la poésie lyrique et la danse, *Calliope* pour la poésie épique, *Erato*, qui s'occupe de l'art lyrique, du chant nuptial mais aussi érotique et je pense qu'il faut y ajouter *Euterpe*, la muse de la musique.

Un détail, peut-être, mais en fait fondamental : Zeus les a données comme compagnes à Apollon. Elles l'entourent constamment de leurs soins, mais c'est lui qui les fait danser et dirige leurs chants. Chorégraphe, metteur en scène et maître *ès arts*, Apollon le solaire, dieu de l'harmonie, est toujours présent parce qu'il n'y a pas de création artistique sans travail, sans soumission de l'imagination au travail de l'artiste ou du moins sans mariage entre eux.

Au cours de l'histoire littéraire, de notre histoire littéraire, les poètes qui se sont succédé, les traités d'art poétiques et autres professions de foi des différentes écoles, se sont tous situés par rapport à cette question des relations entre spontanéité et travail dans l'acte de création.

Pour revenir à Du Bellay et, à travers lui, à la Renaissance européenne des XVe et XVIe siècles, on y voit resurgir ce qu'on a appelé le *Néo-platonisme*. D'abord philosophique dans les premiers siècles de notre ère, à Alexandrie et ailleurs, la quête – parmi d'autres qui ne nous concernent pas ici – consistait à tenter de montrer qu'il y avait une continuité entre la pensée de Platon et le Christianisme. Par rapport à l'idée d'un dieu universel et intemporel, il était difficile, voire impossible pour ces intellectuels de rejeter d'un trait dans l'erreur et l'obscurantisme tout ce qui pendant des siècles avait précédé la vision chrétienne. Pour ne prendre qu'un exemple, on vit alors dans l'hétérogénéité entre le monde des apparences et celui des essences – des Idées –, chez Platon, une ébauche de la séparation entre le monde céleste, disons le royaume de Dieu, et le monde d'ici-bas stigmatisé, au sens propre du terme, marqué par la chute originelle et ses conséquences, l'incapacité dans laquelle nous sommes d'atteindre la lumière divine sans une intervention transcendante, grâce divine elle-même ou action aboutie d'un intercesseur.



L'inspiration dont parlent les poètes à partir de la Renaissance, et jusqu'à nos jours parfois, se situe à l'articulation de la pensée grecque et de la pensée chrétienne. Qu'il s'agisse des Muses ou de Dieu lui-même, le poète se sent habité par ces forces qui lui sont extérieures mais qui parlent à travers lui et parfois lui donnent même mission de transcrire en paroles humaines, en termes compréhensibles par le commun des mortels, les messages qui lui permettent d'accéder au monde de derrière ou bien d'en-haut, ou du moins à une parcelle de la Vraie Lumière. L'harmonie de l'art est alors l'expression de l'harmonie des sphères, du monde sans obstacles ni vicissitudes du UN, de l'unité première que ce monde-ci nous dérobe sans fin et sans espoir.

Bien sûr c'est une grille explicative, un code, posés sur ce que nous vivons. Nous sommes fondamentalement marqués, en Occident du moins, et ce depuis l'Antiquité, par le rationalisme. Notre modèle, notre valeur de référence, c'est Apollon et s'il nous arrive de sacrifier à Dionysos, c'est comme à notre corps défendant. Nous sommes d'autant plus hommes que nous exerçons notre volonté et notre raison. Le véritable *moi*, celui qu'on reconnaît sans culpabilité ni honte, c'est ce *moi* contrôlé, bien bordé, volontaire. Tandis que nous nous sentons submergés par le monde des pulsions, des passions et des sentiments, des appétits. La chair n'est pas seulement triste, pour reprendre l'expression de Baudelaire, elle est le lieu de notre finitude. Ne dit-on pas encore sous l'emprise de la colère : « je suis hors de moi » ? Quel est donc ce *moi* hors duquel la passion coléreuse nous aurait entraînés ?

Il n'est pas étonnant de ce fait que tout ce qui échappe à notre entendement, tout l'incontrôlé, puisse être interprété comme l'invasion de notre être par une puissance extérieure plus forte que *nous*. Nous sommes comme possédés par une voix qui nous parle, pour nous aider ou pour nous nuire. La voilà la fureur poétique, la terreur sacrée !

Évidemment, la situation de possédé, par un dieu, une muse, un génie, est gratifiante pour le poète. Elle justifie toutes les incompréhensions, les rejets de la part d'une société inculte et à l'esprit bourgeois, qui ne comprend rien au génie. Si au contraire cette même société s'honore d'une œuvre qui la flatte ou va dans le sens des goûts et valeurs reconnues – certains non-conformismes entrent dans cette catégorie –, l'artiste monte au pinacle, est invité dans toutes les bonnes compagnies et reçoit des médailles. Plus sérieusement, s'il y a une rencontre faite de plaisir et de richesses entre le poète et son public, l'œuvre entre et s'épanouit dans les sensibilités et marque de son empreinte le temps présent et parfois futur. Si malheureusement l'œuvre dérange et gêne, est vue comme dangereuse même, alors la muse ou le dieu se transforme en démon et il est recommandé d'allumer un bucher pour purifier l'air de la cité.

Mais les dieux ont pris leur retraite et passent désormais leur temps à nous raconter seulement de belles histoires, comme à des petits enfants. Alors, la notion d'inspiration, dans le sens où nous venons d'en parler est quelque peu tombée en désuétude ou s'est vu contestée au fil du temps. Soit par des poètes comme les Parnassiens et, plus proche de nous, par quelqu'un comme Paul Valéry. Ils mettent l'accent sur le travail, le métier du poète, sans lequel il n'y a pas d'œuvre. Ils insistent chacun à sa manière sur la différence de nature entre d'une part le sentiment poétique, le rêve, le fantasme et d'autre part le poème écrit qui doit – encore Du Bellay ! – « *m'indigner, apaiser, éjouir, douloir, aimer, haïr, admirer, étonner, bref, [tenir] la bride de mes affections, me tournant çà et là à son plaisir* » et qui passe nécessairement par les contraintes de la langue et de tous les codes de la communication.



Par ailleurs, depuis le XVIII^e siècle mais surtout depuis la fin du XIX^e, on ne définit plus l'être humain comme étant une simple rationalité. Ce qui nous échappe, ce qui nous fuit, ce qui nous trouble, fait partie intégrante de ce que nous sommes. « *Je sens, donc je suis* » écrit Gide. Ce qu'on appelle l'inspiration serait alors l'émergence de tout ce que nous portons en nous et que nous ignorons de manière consciente, de tout ce que les blocages, les refoulements sociaux, moraux, etc. laisse en chacun d'inexprimé, d'*inexpiré*.

Quant aux Muses, elles ont ouvert des cabinets de psychothérapie ou se sont métamorphosées en égéries des marques commerciales. Mais rassurons-nous, la poésie n'en est pas affectée et continue à vibrer en guirlandes de mots, en harmonieuses mélodies. Peut-être la poésie n'a-t-elle en réalité jamais eu besoin des Muses. Peut-être suffit-il d'inhaler, d'*inspirer* le plus profondément possible et par tous nos sens ce qu'il nous est donné de vivre sur cette terre. Il ne reste plus alors, si l'on est familier des codes, qu'à écrire le poème du monde.

Lectures

Joachim Du Bellay. *Las où est maintenant* ; Les Regrets

Théophile Gautier. *Le pin des Landes* ; Espana

Charles Baudelaire. *L'Albatros* ; Les Fleurs du mal

Alfred de Vigny. *Moïse*

Chatterton III, 6

Victor Hugo. *Fonction du poète* ; Les rayons et les ombres

Paul Verlaine. *Épilogue* ; Poèmes saturniens